

Julio Cortázar

Nous l'aimons tant,
Glenda
et autres récits



folio

COLLECTION FOLIO

Julio Cortázar

Nous l'aimons
tant, Glenda

et autres récits

Traduit de l'espagnol (Argentine)

par Laure Bataillon

et Françoise Campo-Timal

Gallimard

Titre original:

QUEREMOS TANTO A GLENDA Y OTROS RELATOS

© *Julio Cortázar, 1980.*

© *Éditions Gallimard, 1982, pour la traduction française.*

Fils d'un consul argentin en Belgique, Julio Cortázar est né en 1914 à Bruxelles mais a passé son enfance et son adolescence à Buenos Aires, en Argentine. Ses premiers écrits sont dans la tradition de Jorge Luis Borges, même si le fantastique y est plus inquiétant, comme dans *Bestiaire*, publié en 1951. Exilé pour des raisons politiques, il s'installe à Paris. Enseignant, puis traducteur à l'Unesco, il a vécu plus de trente ans en France, pays dont il a pris finalement la nationalité. Son talent de conteur fait de lui un maître de la nouvelle : en 1956, paraît le recueil *Fin d'un jeu*, puis en 1958 *Les armes secrètes*, et en 1966 *Tous les feux le feu*. Entre rêve et réel, Cortázar expérimente des combinaisons narratives. *Marelle*, en 1963, est construit selon les règles de ce jeu. En 1974, il reçoit le prix Médicis pour son roman, *Livre de Manuel*. Il prend part au combat politique en signant de nombreux articles sur le Salvador et le Nicaragua. Il est mort à Paris le 12 février 1984.

I

Orientation des chats

À Juan Soriano

Quand Alana et Osiris me regardent, je ne peux pas me plaindre de la moindre dissimulation, de la moindre duplicité. Ils me regardent en face, Alana sa lumière bleue et Osiris son rayon vert. Entre eux aussi ils se regardent de la même façon, Alana caresse le dos noir d'Osiris qui lève son museau de la soucoupe de lait et miaule avec satisfaction, femme et chat communiquant sur des plans qui m'échappent, que mes caresses n'arrivent pas à atteindre. Il y a longtemps que j'ai renoncé à toute autorité sur Osiris, nous sommes bons amis avec, entre nous, une distance infranchissable, mais Alana est ma femme et la distance est autre, une ombre qu'elle ne paraît pas percevoir et qui vient se glisser dans mon bonheur quand elle me regarde, quand elle me regarde bien en face comme Osiris et qu'elle me sourit ou me parle sans la moindre réserve, se

donnant dans chaque geste et chaque chose comme elle se donne dans l'amour, quand tout son corps est comme ses yeux, un don absolu, une réciprocité ininterrompue.

C'est étrange, bien que j'aie renoncé à entrer de plain-pied dans le monde d'Osiris, mon amour pour Alana n'accepte pas cette simplicité de pacte conclu, de couple pour toujours, de vie sans secrets. Derrière ces yeux bleus, il y a autre chose, au fond des mots, des gémissements, des silences, un autre royaume respire, une autre Alana. Je ne le lui ai jamais dit, je l'aime trop pour briser cette surface de bonheur sur laquelle ont glissé déjà tant de jours, tant d'années. À ma façon, je m'obstine à comprendre, à découvrir. Je l'observe, mais sans l'épier, je la suis, mais sans la soupçonner. J'aime une merveilleuse statue mutilée, un texte inachevé, un fragment de ciel inscrit dans la fenêtre de la vie.

Il y eut un temps où la musique me parut être le chemin qui me mènerait réellement à Alana ; en la regardant écouter nos disques de Bartók, de Duke Ellington, de Gal Costa, une insensible transparence me faisait plonger en elle, la musique la dénudait de façon différente, la rendait de plus en plus Alana car Alana ne pouvait être seulement cette femme qui m'avait toujours regardé bien en face sans rien me cacher. Contre Alana, au-delà d'Alana, je la cherchais pour mieux l'aimer ; et si, au début, la musique me laissa entrevoir d'autres Alana, vint le jour où, devant une gravure de Rembrandt, je la vis chan-

ger plus encore, comme un jeu de nuages au ciel altère brusquement les ombres et les lumières d'un paysage. Je sentis que la peinture la portait au-delà d'elle-même, pour ce seul spectateur qui pouvait mesurer la métamorphose instantanée, jamais répétée, la vision fugitive d'Alana en Alana. Intercesseurs involontaires, Keith Jarrett, Beethoven et Aníbal Troilo m'avaient aidé à m'approcher, mais, devant un tableau ou une gravure, Alana se dépouillait plus encore de ce qu'elle croyait être l'espace d'un instant, sans le savoir elle sortait d'elle-même pour entrer dans un monde imaginaire, allant d'une peinture à l'autre, les commentant ou se taisant, jeu de cartes que chaque contemplation nouvelle redistribuait pour celui qui, attentif et discret, un peu en retrait ou la tenant par le bras, voyait se succéder les reines et les as, les piques et les trèfles, Alana.

Avec Osiris que pouvais-je faire ? Lui donner son lait, respecter la boule noire ronronnante et satisfaite. Mais Alana, je pouvais l'emmener à cette galerie de tableaux comme je l'ai fait hier, assister une fois de plus à un théâtre de miroirs et de chambres noires, à la tension des images sur la toile, face à cette autre image en jeans joyeux et en chemisier rouge qui, après avoir éteint sa cigarette à l'entrée, allait de tableau en tableau, s'arrêtant exactement à la distance que son regard demandait, revenant à moi de temps en temps pour un commentaire ou une comparaison. Jamais elle ne saurait que je n'étais pas là

pour les tableaux et que ma façon de regarder, un peu en retrait ou à côté d'elle, n'avait rien à voir avec la sienne. Jamais elle ne se rendait compte que son passage lent et pensif de tableau en tableau la changeait au point de m'obliger à fermer les yeux et à me faire violence pour ne pas la serrer dans mes bras et l'emmener au délire, à une folie de course dans la rue. Pleine d'aisance, légère dans sa découverte et son plaisir, ses arrêts et ses immobilités s'inscrivaient dans un temps différent du mien, étranger à ma tension, à ma soif.

Jusqu'alors tout n'avait été qu'un vague présage, Alana dans la musique, Alana devant Rembrandt. Mais ce jour-là, mon attente se comblait presque insupportablement; depuis notre arrivée, Alana s'était donnée aux peintures avec une innocence atroce de caméléon, passant d'un état à l'autre sans savoir qu'un spectateur à l'affût surveillait dans son attitude, dans l'inclinaison de sa tête, dans le mouvement de ses mains ou de ses lèvres la coloration intérieure qui la parcourait jusqu'à la transformer en une autre qui était toujours Alana s'ajoutant à Alana, les cartes tombant l'une sur l'autre jusqu'au jeu complet. À ses côtés, avançant peu à peu le long des murs de la galerie, je la voyais se donner à chaque peinture, mes yeux multipliaient un triangle foudroyant qui allait d'elle au tableau et du tableau à moi pour revenir à elle et appréhender le changement, l'auréole différente qui la cernait un moment puis cédait la place à une

aura nouvelle, une tonalité qui l'exposait à la véritable, à l'ultime nudité. Impossible de prévoir jusqu'où se répéterait cette osmose, combien d'Alana nouvelles me mèneraient enfin à la synthèse dont nous sortirions tous deux comblés, et elle qui ne se doutait de rien et qui allumait une autre cigarette avant de me demander de l'emmener boire un verre, et moi qui savais que ma longue quête avait enfin abouti et que mon amour embrasserait dès lors le visible et l'invisible, accepterait le clair regard d'Alana, sans crainte de portes fermées, de passages interdits.

Devant une barque solitaire et un premier plan de rochers noirs, je la vis s'immobiliser un long temps ; une ondulation des mains, imperceptible, la faisait comme nager dans l'air, chercher la haute mer, une fuite d'horizon. Je ne pouvais plus m'étonner que cette autre peinture où une grille surmontée de piques interdisait l'accès à l'orée du bois la fasse reculer comme si elle cherchait un autre point de mire, et soudain c'était la répulsion, le refus d'une limitation inacceptable. Oiseaux, monstres marins, fenêtres ouvertes sur le silence ou laissant entrer un simulacre de la mort, chaque nouvelle peinture recouvrait Alana et la dépouillait de sa couleur précédente, tirant d'elle les vibrations de la liberté, du vol, des grands espaces, affirmant son refus face à la nuit et au néant, son désir solaire, son élan presque terrible de phénix. Je demeurais un peu en arrière, sachant que je ne pourrais pas supporter son regard, sa surprise interrogative quand elle

verrait sur mon visage l'éblouissement de la confirmation, car cela aussi c'était moi, c'était mon projet Alana, ma vie Alana, une chose que j'avais désirée et qu'un présent de ville et de parcimonie avait refrénée ; c'était Alana enfin, enfin Alana et moi désormais et dès l'instant même. J'aurais voulu la tenir nue dans mes bras, l'aimer de telle façon que tout fût clair, que tout fût dit pour toujours entre nous et que de cette interminable nuit d'amour naisse, pour nous qui en connaissions tant déjà, la première aube de la vie.

Nous arrivions à la fin de la galerie, je m'approchai de la sortie en détournant encore la tête, attendant que l'air et les lumières de la rue me rendent à ce qu'Alana connaissait de moi. Je la vis s'arrêter devant un tableau que d'autres visiteurs m'avaient caché, demeurer longuement immobile devant l'image d'une fenêtre et d'un chat. Une dernière transformation fit d'elle une lente statue nettement séparée des autres, de moi qui m'approchais indécis, cherchant son regard perdu dans la toile. Je vis que le chat ressemblait à Osiris et qu'il regardait au loin une chose que le mur de la fenêtre nous empêchait de voir. Immobile dans sa contemplation, il semblait moins immobile que l'immobilité d'Alana. Je sentis, d'une certaine façon, que le triangle s'était cassé, lorsque Alana tourna la tête vers moi le triangle n'existait plus, elle était allée vers ce tableau mais n'en était pas revenue, elle était restée du côté du chat à regarder au-delà de la

fenêtre une chose que personne d'autre qu'eux ne pouvait voir, une chose que voyaient seulement Alana et Osiris chaque fois qu'ils me regardaient en face.

Nous l'aimons tant, Glenda

Difficile de s'en douter à l'époque. On va au cinéma et au théâtre, on vit sa soirée sans penser à ceux qui accomplissent la même cérémonie que vous, qui ont choisi l'heure et le lieu, se sont habillés, ont téléphoné, et orchestre ou balcon, la pénombre et la musique, terre de personne et de tout le monde, là où tout le monde est personne, l'homme ou la femme à sa place, un mot peut-être pour s'excuser d'arriver en retard, un commentaire à mi-voix que quelqu'un relève ou pas, le silence presque toujours, les regards se répandant sur la scène ou l'écran, fuyant le proche, ce côté-ci des choses. Vraiment on ne pouvait pas s'en douter que nous étions si nombreux, par-delà les publicités, les queues interminables, les affiches et les critiques, si nombreux à aimer Glenda.

Cela demanda bien trois ou quatre ans et il serait hasardeux d'affirmer que le noyau initial se constitua autour d'Irazusta ou de Diana Rivero. Ils ignoraient eux-mêmes comment, autour des

verres qu'on boit avec les amis après le cinéma, ils en étaient venus, à un certain moment, à se dire ou à taire les choses qui allaient soudain créer cette alliance, ce que par la suite nous avons appelé le noyau central et, les plus jeunes, le club. Cela n'avait rien d'un club, tout simplement nous aimions Glenda Garson et cela suffisait à nous démarquer de ceux qui simplement l'admiraient. Nous aussi d'ailleurs nous l'admirions, et avec elle Anouk, Marilyn, Annie, Silvana et, pourquoi pas, Marcello, Yves, Vittorio et Dirk, mais nous étions les seuls à tant l'aimer, Glenda, et le noyau initial se définit à partir de cet amour et à cause de lui, c'était une chose que nous étions seuls à savoir et que nous ne confiions qu'à ceux qui, au cours des conversations, avaient fini par nous prouver qu'ils aimaient Glenda autant que nous.

À partir de Diana ou d'Irazusta, le noyau s'était peu à peu élargi, l'année du *Feu de la neige* nous devions être à peine six ou sept, le jour de la première de *Du bon usage de l'élégance* nous avons senti que ce noyau prenait des proportions alarmantes et que nous étions menacés d'imitations snobs ou de sentimentalisme de saison. Avec Irazusta, Diana et deux ou trois autres, nous fûmes les premiers à décider de serrer les rangs, de ne plus admettre les gens sans examen, un examen que dissimulaient les whiskys et les assauts d'érudition cinématographique (aussi bien à Londres qu'à Mexico ou à Buenos Aires, ces examens de minuit). Quand sortit *L'incertain*

retour, il nous fallut bien admettre, mélancoliquement triomphants, que nous étions nombreux à aimer Glenda. Les rencontres au cinéma, les regards à la sortie, cet air comme perdu des femmes et le silence nostalgique des hommes nous désignaient mieux qu'un insigne ou un mot de passe. Des mécanismes peu vérifiables nous conduisirent à un même café du centre, les tables d'abord isolées se rapprochèrent, il y eut la délicate habitude de demander le même cocktail pour éviter toute discussion inutile et enfin de nous regarder dans les yeux où vivait encore la dernière image de Glenda dans la dernière scène du dernier film.

Vingt, trente peut-être, nous n'avons jamais su combien nous étions finalement parce que Glenda durait des mois dans un cinéma ou bien elle passait dans trois ou quatre salles à la fois, et il y eut un moment exceptionnel où elle parut aussi sur scène pour jouer le rôle de la jeune meurtrière dans *Les délirants*. Le succès qu'elle eut alors rompit les barrières et provoqua des enthousiasmes momentanés que nous n'acceptâmes jamais. Nous nous connaissions déjà à cette époque, nous étions nombreux à nous rendre visite pour parler de Glenda. Irazusta parut exercer dès le début un ascendant tacite qu'il n'avait jamais revendiqué et Diana Rivero jouait lentement son jeu d'échecs d'accueils et de refus qui nous assurait une authenticité absolue, nous protégeant des arrivistes ou des têtes folles. Ce qui avait débuté en libre association avait pris à pré-

NOUVELLES, HISTOIRES ET AUTRES CONTES :

Bestiaire — Les Armes secrètes — Fin d'un jeu — Cronopes et Fameux — Tous les feux le feu — Octaèdre — Façons de perdre — Un certain Lucas — Nous l'aimons tant, Glenda — Heures indues — Les Discours du pince-gueule — On déplore la — Prose de l'observatoire — Silvalande — Un gotán pour Lautrec. Choix de récits dans: Le Tour du jour en quatre-vingts mondes — Dernier Round — Territoires — Les Autonautes de la cosmoroute — Textes inédits en français (coll. Quarto).

À La Librairie Arthème Fayard

LES GAGNANTS (repris dans Folio n° 1354).

Aux Éditions Denoël

L'EXAMEN. *Traduit et préfacé par Jean-Claude Masson.*

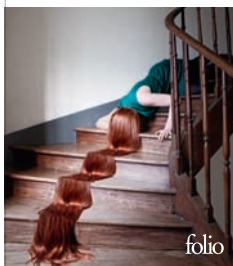
JOURNAL D'ANDRÉS FAVA.

Aux Éditions du Mercure de France

L'AUTOROUTE DU SUD. Précédé de *La Trompette de Deyá* par Mario Vargas Llosa (Le Petit Mercure).

Julio Cortázar

Nous l'aimons tant,
Glenda
et autres récits



Nous l'aimons tant, Glenda
Julio Cortázar

Couverture : Photo © Maia Flore
/ Agence Vu (détail).

Cette édition électronique du livre
Nous l'aimons tant, Glenda de Julio Cortázar
a été réalisée le 03/03/2014 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(EAN : 9782070457397 – Numéro d'édition : 261728).
Code Sodis : N60346 – EAN : 9782072529009.
Numéro d'édition : 261731.